



Vol. II.—No. 28.

MONTREAL, JEUDI, 13 JUILLET, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTS.

LES ELECTIONS.

I

Les élections dans notre Province sont terminées ou peu s'en faut; celles qui restent à faire n'excitent aucun intérêt particulier, leur issue, favorable ou défavorable au ministère, étant prévue d'avance. On peut dès aujourd'hui tirer l'enseignement que présente ce renouvellement de l'Assemblée de Québec, en calculer la portée, en fixer les résultats probables.

Le fait qui se dégage de la manière la plus frappante de cette dernière lutte électorale est certainement l'attitude nouvelle adoptée par une partie du clergé. La publication du *Programme Catholique* nous avait préparés à voir nos évêques et nos prêtres se diviser entre eux sur le choix des candidats les plus dignes de la confiance des électeurs catholiques. Inutile de faire l'histoire de ce *Programme*; elle est assez connue, et nous n'avons ici qu'à constater un résultat sans entrer dans le mérite de la question. Deux évêques le recommandaient, trois le condamnaient formellement: c'est la première fois que pareil scandale se produit chez nous. Jamais encore notre bon peuple de la campagne, dont la confiance en ses pasteurs n'est égalée que par le respect qu'il leur témoigne, n'avait songé que nos chefs spirituels pouvaient se diviser sur une question de premier ordre et différer d'opinion quant à la nature des conseils qu'ils doivent donner aux électeurs. "Les habitants," en voyant les prêtres se partager d'avis sur la voie politique à suivre, s'habitueraient peut-être bien vite à accepter les conseils du clergé comme tant d'autres qui leur sont prodigués du haut des hustings; dans un comté, par exemple, qui touche à deux diocèses, l'électeur, surpris de recevoir des conseils tout différents ou tout contraires, selon qu'il se trouvera à l'une ou l'autre extrémités de sa division électorale, perdra probablement un peu du respect qu'il a toujours eu pour la parole de ceux dont il admire le dévouement et vénère le caractère. Que dis-je? ce respect traditionnel commence à s'émousser. Quiconque a parcouru un comté où le *Programme* a été discuté, en peut rendre témoignage.

La chose est bien regrettable, car toute notre histoire atteste l'heureuse influence que le rôle politique du clergé a eue sur nos destinées. L'union, la fusion parfaite des prêtres et du peuple a été notre gloire et notre sauvegarde, et si le *Programme* a troublé cette harmonie, on ne saurait trop se hâter de réparer un tel malheur. Si le *Programme* était nécessaire, ce que je ne veux ni nier ni admettre en ce moment, il faut déplorer notre sort qui nous a conduits à cette triste nécessité.

Lorsqu'a éclaté cette grave difficulté, on a plusieurs fois exprimé, dans les cercles politiques, la crainte que, à la suite des froissements inévitables d'un pareil différend, les chefs du parti conservateur ne fussent aigris au point de cesser désormais de montrer du bon vouloir au clergé et aux établissements qu'il patronise. En vérité, même ceux qui ont signé le *Programme*, doivent trouver naturel que les députés, dont le passé est tout plein de services rendus à la cause catholique, aient regardé comme une insulte la demande d'un engagement par écrit pour l'avenir. Et s'ils ont été froissés de cette demande seule, que n'ont-ils pas dû ressentir lorsqu'ils ont vu le clergé devenir leur adversaire dans la lutte électorale? On pouvait, on devait s'attendre à un refroidissement, surtout

chez ceux qui se sont vu préférer des membres reconnus de l'ancien parti rouge. On dit que le comté de Laprairie est passé au pouvoir d'un rouge, grâce à l'influence des curés, qui ont accordé leur support à ce dernier parce qu'il avait signé le *Programme*, et l'ont refusé à un conservateur qui ne voulait pas le signer. On dit encore bien d'autres choses. Je n'affirme pas qu'on a eu tort ou raison; je constate une contradiction, et je la regrette en autant qu'elle diminue le prestige de ceux qui ont été nos meilleurs amis. On a habitué le peuple à considérer certains hommes comme inacceptables (l'expression est trop faible) au parti catholique, et aujourd'hui l'on favorise ces mêmes hommes! L'effet de cette tactique est inévitable auprès du peuple.

On est plus heureux auprès des chefs politiques. Quiconque a franchement à cœur l'intérêt véritable de cette Province sera agréablement surpris du peu de rancune que nos chefs ont conservé de cette nouvelle guerre qu'ils ont eu à subir et dont, à vrai dire, ils sont sortis victorieux sur toute la ligne. Ils sont prêts comme toujours à faire acte de catholicisme en politique. La *Minerve* a publié sur ce sujet un article dont on aimera à lire l'extrait suivant:

"Nous l'avons toujours déclaré, le parti conservateur ne demande qu'à rendre justice; il est encore prêt. Lui seul fera ce que le programme n'a pu faire. Dans six mois, il sera dans les travaux de la législature, il attendra respectueusement le bon plaisir de l'épiscopat. Si Nos Seigneurs les Evêques jugent à propos de ne pas se borner à demander justice devant les électeurs par l'entreprise du programme; mais qu'ils veulent bien honorer la chambre de leurs observations, ils verront que les conservateurs sont toujours bons chrétiens et qu'ils savent respecter les libertés et les privilèges de l'Eglise."

Cette attitude du parti conservateur en ces circonstances est un nouvel et éclatant exemple de ce calme, de ce bon sens politique qui distinguent les hommes publics de notre jeune pays.

Si donc le clergé a perdu un peu de son prestige aux yeux du peuple, il n'a rien perdu au moins du bon vouloir des conservateurs.

OSCAR DUNN.

LE CAMP DE LAPRAIRIE.

N'ayant pu visiter ce fameux camp dont on parle tant en ce moment, nous ne pouvons en parler avec connaissance de cause; mais notre prochain numéro contiendra, nous l'espérons, une appréciation intéressante des choses et des hommes qu'on y voit.

Les journaux anglais et français sont remplis de récits de revues, d'exercices, de combats simulés et de scènes plus ou moins intéressantes, et les opinions les plus diverses ont été émises sur l'utilité et l'efficacité de ces camps. L'opinion exprimée par Sir Georges, qu'on pourrait bientôt avoir recours à la conscription pour remplir les cadres de la milice volontaire, a soulevé de vifs commentaires. Les uns ne voudraient rien du tout; d'autres, au contraire voudraient un noyau d'armée sérieux et efficace; et un grand nombre trouvent le système actuel inefficace: le fait est que la plupart des bataillons sont désorganisés et qu'il faut les reconstituer chaque fois qu'on en a besoin.

Voici maintenant deux arguments qu'on entend souvent au sujet de la milice. D'un côté on dit: "Comme il nous est impossible de lutter contre les Américains, la seule nation qui peut nous faire la guerre, l'argent de

pensé pour organiser une force militante est de l'argent perdu."

D'un autre côté on dit: "Si nous voulons former une nation indépendante, il nous faut créer une armée pour nous défendre et nous protéger contre les ennemis du dedans et du dehors."

On saura d'ici à un an ce qu'il faut penser de tout cela.

Le fait le plus saillant que nous trouvons dans les journaux au sujet du camp de Laprairie est l'insulte faite aux Canadiens-français par des Anglais fanatiques. C'était le jour de la nomination et de la proclamation de M. Esinhart, le député actuel du comté de Laprairie. Il revenait de l'élection suivi d'un grand nombre de voitures et passait devant le camp. Des volontaires anglais se jetèrent soudain sur la voiture où il se trouvait, en arrachèrent un drapeau français, le mirent en pièces et le foulèrent à leurs pieds. Lorsque les volontaires canadiens-français eurent connaissance de cet acte de fanatisme, ils furent transportés d'indignation, menacèrent de se ruer sur les Anglais et passèrent une partie de la soirée à chanter des airs patriotiques, mais l'énergie des officiers français parvint à calmer l'effervescence.

Quant aux volontaires anglais, ils craignaient tant une revanche de la part de nos compatriotes qu'ils furent sur le qui-vive tout la nuit. L'*Ordre* rapporte à ce sujet la scène suivante:

Dans la nuit qui a suivi l'affaire du drapeau, il s'est passé plusieurs petites farces au camp, qu'il serait bon de relater ici pour montrer que, pendant cette nuit, les Anglais ont eu de terribles cauchemars, dans lesquels se mêlaient toujours la baïonnette d'un Canadien-français. Une seule anecdote prouvera ce que nous avançons. Le fils de Lord Aylmer, adjudant au 54^e bataillon, s'était endormi très-excité; l'affaire du drapeau l'avait chiffonné. Pendant son sommeil, une vache (une bien petite vache!) alla brouter près de la tente de notre adjudant en question, et comme il y avait de la paille dans la tente, la vache crut qu'il n'y avait pas de mal à y toucher. Mais, malheureusement, la vache s'approcha trop et, de sa corne, elle effleura le brave fils du noble Lord. Aussitôt, il s'éveilla, et croyant qu'on attaquait sa tente, et qu'on avait tenté de la percer d'une baïonnette, il se mit à crier "aux armes!" aussi fort que le lui permettent ses poumons. Les hommes n'étaient pas en léthargie, ce soir-là, on le sait, aussi, ils furent prompts à se mettre sur la défensive. Le brave adjudant se mit à leur tête. Ils étaient à peu près une centaine. Quand l'organisateur de cette défense ridicule eut réuni le nombre voulu, il s'aperçut de sa méprise. Il vit la vache, broutant paisiblement, et sans doute riant sous cape d'avoir été l'auteur de tout ce brouhaha et d'avoir causé presque la mort d'un des braves officiers de Sa Majesté. Celui-ci, aussi honteux qu'un renard qu'une poule aurait pris, donna alors pour prétexte qu'il craignait qu'un incendie se déclarât dans le camp."

On dit que les volontaires canadiens-français ont exigé et obtenu une réparation suffisante pour l'injure qu'ils avaient reçue. Il nous semble que la réparation aurait dû être plus publique et plus éclatante; soyons modérés, mais aussi soyons fermes. Mais ce n'est pas à nous de prêcher à des militaires le souci de leur honneur, ils ont su sans doute montrer qu'ils en avaient. L'insulte faite au drapeau n'est pas une injure ordinaire.

L. O. D.

DISTRICT DE TERREBONNE.

Le shérif de ce district a présenté une paire de gants blancs à l'honorable Juge Monk, à l'ouverture du terme de la Cour Criminelle le trois courant. C'est la deuxième fois cette année que le district a cette honneur. L'*Ordre* profite de l'occasion pour faire des éloges à M. Raby qui a siégé en sa qua-